Document généré le 7 mai 2025 00:17

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Comme la mer

Laure Morali

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32851ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morali, L. (2005). Comme la mer. *Liberté*, *47*(3), 44–49.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comme la mer

Laure Morali

À l'endroit où les lieux et les mots se rejoignent, on trouve le sacré.

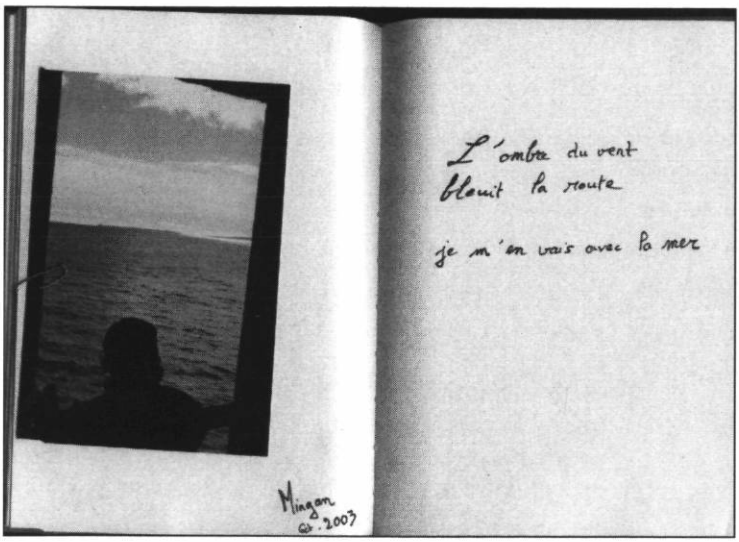
N. SCOTT MOMADAY

Un été, après trois jours et deux nuits passés dans un autobus, de Montréal au Nouveau-Mexique, je suis allée me rafraîchir dans les gorges du Rio Grande. En sortant de l'eau, j'ai ouvert mon carnet de notes de voyage, et j'ai écrit : « C'est assez incroyable, le pouvoir que donne le mouvement en nous faisant entrer dans l'essentielle durée de l'univers ; passage magique entre deux états... Je termine à peine d'écrire ce mot qu'un papillon au corps blanc duveteux se pose sur mon poignet. Il me regarde fixement de ses yeux verts ».

À ce moment-là, j'ai vraiment eu le sentiment que le voyage et l'écriture suivaient la même trajectoire.

°°°

Une route, un déplacement, un ciel, une nuit et un matin, une rencontre, de l'eau, son rivage, du vent, n'importe où, me font l'effet d'entrer dans une autre dimension du temps et de l'espace, de plonger dans la chair du monde, le regard ébloui par des éclaboussures de sacré. Dès que je me mets en route, une porte s'ouvre, une musique s'écoule. Elle vient du souffle des choses en mouvement. Et même si je ne retiens aucune parole de ce chant, je me sens en voyage dans la poésie.



Laure Morali, *Pages d'un carnet*, 2003.

Je voyage pour être couverte d'espace, traversée par un souffle, devenir un son du langage de la nature.

Le mouvement ouvre l'esprit au chant du vent. Le vent nous engouffre avec lui dans la spirale du mouvement de la nature. Ça nous tire vers l'avant, le nuage, la rivière, la route. On avance comme des ondes tendues entre l'invisible et le possible.

ooo

Les gens sont les aimants de mes voyages, ceux que je veux rencontrer, ceux que je connais déjà et que je veux revoir, revoir encore, jusqu'à ce que le chemin qui conduit à eux ne représente plus un voyage, mais un retour chez soi.

Pourtant, je voyage avec un fond de mélancolie. Je pense qu'elle me vient de ce désir, impossible à satisfaire, de me fondre à tous les lieux, à toutes les vies. L'écriture me permet d'en vivre certaines ; d'éterniser les moments les plus fugaces ; de rester auprès de ceux que j'ai connus, aimés, et parfois perdus.

> Le 13 novembre
> Traces de raquettes sur la rivière blanche. Une trajectoire à deux. Le sourire de Shimun et mon sourire ; car le temps nous a écrit qu'il ne passerait pas sans nous le dire [...].
> Quand nous partons sur son territoire de chasse, c'est par ses yeux que je vois, par son sourire que je souris, par sa sérénité que je me sens épanouie, par sa faim que je chasse, par son respect de l'animal que je tire. Comment mesurer le don que m'a fait Shimun en m'invitant à marcher en lui[1] ?

Lorsque j'ai écrit ces mots, Shimun était décédé depuis deux ans. J'écrivais au présent, sous la forme du journal, le récit de trois

---

[1] Laure Morali, *La route des vents*, Rennes, La Part commune, 2002, p. 99-100.

mois passés à 250 km au nord de Mingan, sa communauté. Je reprenais les notes écrites à l'époque. Je cherchais à retrouver les picotements du froid et les rougeurs de l'aube, le sourire de Shimun qui me rendait si heureuse, une palette d'émotions dans laquelle j'aurais aimé rester toujours. Je n'ai mentionné nulle part, dans *La route des vents*, la mort de Shimun.

°°°

> *Mon vrai voyage, c'est ce livre où je reprends les traces anciennes, retrouve tels sentiers, telles herbes, tels visages, seuls accessibles à la mémoire.*
>
> JACQUES LACARRIÈRE

Je voyage avec le désir de me mettre en mouvement, d'aller à la rencontre de quelqu'un ou de quelque chose dont je ne sais rien au moment où je pars. Souvent, je ne sais pas grand-chose de plus au moment où je rentre. C'est plus tard, dans l'écriture, que l'errance semble se changer en destination et les rencontres, en hasards célestes.

Une nourriture de vent, d'iode, de lumières humaines et paysagères se transforme en mots après avoir fait son chemin à travers le corps, l'esprit, la mémoire... J'écris peut-être pour retrouver ces sentiments nourriciers, qui me sont devenus vitaux.

Je m'engage dans les livres comme je m'engage dans l'espace, un brin d'inquiétude sous le front. Écrire est aussi une mise en mouvement, avec ses départs frileux, ses détours nécessaires, ses rencontres surprenantes.

Le souvenir d'un voyage donne sa matière à l'écriture. L'écriture cherche le sens du voyage, le réinvente en l'épurant, l'auréole en le coulant dans le langage.

Par le récit de voyage, je réinvente mon existence pour approcher la source d'autres vies que la mienne.

°°°

La marche, parce qu'elle est mouvement, est aussi puissante qu'un lointain voyage, dans sa capacité à faire naître un chant.

Aujourd'hui, alors qu'un océan me sépare de la presqu'île où j'ai grandi, le mot voyage s'est vidé de son sens. Les paysages qui hantent mes rêves et mes désirs sont ceux d'où je viens. Ils sont devenus l'ailleurs que je recherche pour me nourrir. Quand j'écris, les couleurs de la mer des côtes d'Armor se présentent au-dessus de la page, comme en attente d'y être peintes. Ils reviennent, obstinément. La presqu'île de mon enfance avale tous les autres territoires. Ce paysage s'étale partout dans la mémoire de mon corps. Il donne sa teinte à mon écriture.

Après tout, c'est le souffle des vagues de cette baie qui m'a insufflé la musique des mots et m'a habituée au mouvement. C'est ce souffle qui m'a poussée à partir et me rappelle sans cesse à lui. Je ne suis pas plus libre que la mer, allant et venant sous l'aimantation de la lune.

°°°

Après avoir écrit un récit de voyage en prose, j'ai continué à chercher une forme qui me permette de retrouver l'essence de certains moments de grâce, vécus dans l'état d'ouverture au monde que provoque le voyage. Les poèmes se sont imposés. Leur verticalité m'évoque la route. Plus épurés que la prose, ils ressemblent à des esquisses. Ils s'apparentent ainsi au souvenir, qui ne retient souvent que quelques lignes de l'espace, que quelques traits d'un visage, qu'une impression.

Il neige sur Santa-Fe
les cow-boys vendent
les bijoux des Indiens

Cerrillos road
le vent fait tourner
à travers mon souffle
les flocons
des grands désirs

entre la station-service
et l'agence de location
de voitures, j'attends
encore celui
qui me ramènera
autour d'une pierre

qui sera la nôtre
au bout de la route
et des vents bleus[2].

Les poèmes de *La terre cet animal* tracent un itinéraire Sud/Nord, du Brésil au Québec en passant par les Andes, le Chiapas et le Nouveau-Mexique. Le recueil, comme une carte géographique, souligne les formes changeantes de la terre tout en prenant l'empreinte de ses rêves.

°°°

J'ai cherché à souligner le mouvement de la nature et la force fugitive des rencontres, en épurant la langue pour agrandir le sentiment de présence au monde. Mais si, jusqu'à présent, le réel a été ma principale source d'inspiration, aujourd'hui, je prends la liberté d'étoffer le récit d'éléments de fiction, afin de rendre plus étanches les frontières entre le visible et l'invisible, l'anecdotique et le légendaire. En mêlant ainsi les dimensions, je souhaite donner davantage de relief aux fibres du tissu qui nous relie à la nature.

Montréal, mars 2005

---

[1] Laure Morali, *La terre cet animal*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2003, p. 39.